

## **Hommages à Jacques Le Brun**



Jacques Le Brun nous a quittés.

On lira dans ce numéro les hommages que les uns et les autres qui l'ont bien connu ont souhaité écrire.

Lui-même a donné de nombreux articles aux *Carnets*, faisant écho à son travail d'historien, ou portant sur la vie de l'École. Tous témoignent de ce que peut apporter à la psychanalyse un champ extérieur, dès lors que ce champ est porté par qui est habité par la psychanalyse. Dans l'un de ses articles<sup>1</sup>, il posait la recherche non comme une activité portant sur un champ prédéterminé, mais comme un « acte pur », acte, écrivait-il même, « en deçà, ou au-delà de tout objet de recherche ou de tout résultat possible de la position de cet acte ».

En quelques pages, avec discrétion, il posait la question de ce qui est le propre de la recherche en psychanalyse.

Hubert de Novion

---

<sup>1</sup> J. Le Brun, « “Chercher” », *Carnets*, n° 36, sept.–oct. 2001.

*Pour Jacques Le Brun... à Annie Tardits*

La première fois que j'ai rencontré Jacques Le Brun ce fut au début des années 1990. C'était peu de temps après ce qui a été appelé la « crise de l'ECF ». Cette première rencontre a dû avoir lieu à l'occasion du Colloque « La chose freudienne et l'institution psychanalytique » qui s'est tenu en avril 1991. À ce moment-là aucune association n'était en maturation, du moins à ma connaissance, cela n'advint que dans l'été de la même année. Ce fut Dimensions freudiennes en octobre 1991 puis l'École de psychanalyse Sigmund Freud en mai 1994.

La seconde rencontre avec Jacques advint dans le travail que nous avons fait ensemble en vue de la création de la collection de l'École, *Scripta*. C'est à cette occasion que j'ai pu, de plus près, apprécier sa rigueur, la densité de son propos, son enthousiasme et surtout son humour, précis, concis, le plus souvent bienveillant, parfois mordant mais toujours juste.

Élisabeth Leypold rappela en 2014<sup>2</sup> que les points de désaccord qui étaient à l'origine de la scission de Dimensions freudiennes, préhistoire de l'EpSF, concernaient la passe et les publications. Pour la passe, la divergence portait sur la nomination. Je la cite : « une passe, oui, mais sans nomination » ; pour les publications « tout devait être publié, pas de censure ». Élisabeth conclut avec ce mot bien choisi : « "Pas de nomination", "tout publier", il s'agissait de l'exigence du "pas de refus". »

L'École fut donc créée en mai 1994. Deux ans plus tard, en 1996, la question d'une « collection d'École » a été mise au travail. Je m'y suis engagé avec le soutien et la complicité de Jacques. Lors de nos échanges il rédigea ces deux phrases, toujours en tête de chaque volume de la collection :

« La collection présente les concepts de la psychanalyse et examine leur effectivité et leur maniement. Elle aborde la pratique de la psychanalyse en rapport avec les questions fondamentales de notre temps. »

La collection *Scripta* démarra l'année suivante, en 1997. Cette collection qui se veut « collection d'École », même si nous ne savions pas très bien ce que cela recouvrait à l'époque, fut inaugurée avec trois volumes publiés en même temps avec un sous-titre commun : « Freud et Moïse : écritures du père ». Les premiers auteurs de cette série – au sens propre du

---

<sup>2</sup> Élisabeth Leypold, « Récit de la formation de l'EpSF » dans *Carnets* n°97, octobre-décembre 2014.

terme – sont Brigitte Lemérier, François Balmès et Solal Rabinovitch.

Par une curieuse pirouette de l'histoire, Jacques Le Brun était le directeur de la collection depuis mai 2018 jusqu'au moment de son décès.

Ma dernière rencontre avec lui eut lieu le 5 décembre 2019 à l'occasion d'une soirée intitulée « Rencontres avec les savoirs affines » et organisée par le secrétariat à l'enseignement. J'avais parlé à cette occasion d'Alexandre Grothendieck et de ses écrits. Ce fut pour lui une nouvelle et inattendue découverte. Il s'ensuivit un échange de mails dans lequel il manifestait encore son enthousiasme, je dirai presque « enfantin », et sa curiosité qu'il exprima en ces termes :

« Merci beaucoup, Charles, ce texte de Grothendieck est extraordinaire ; j'ai lu au hasard des pages ici ou là, on y passerait des heures, c'est une œuvre-monde, avec un entrelacement d'éléments disparates qu'il met en rapport ; mais évidemment c'est illisible comme on lirait un " livre " ! C'est pour moi une vraie découverte, j'aimerais que quelqu'un ait le courage d'étudier cet océan, en analyse les lignes directrices, ce mélange de précision et de logorrhée ! Vous est-il possible de m'envoyer votre texte ? Cela m'aiderait.

Amicalement.

Jacques »

Je lui répondis :

« Cher Jacques,

Cela me fait bien plaisir que ce travail (balbutiant) ait suscité un tel enthousiasme de votre part.

Peut-être que nous pourrions, d'ici quelque temps, en parler un peu... quand je m'y serai replongé.

[...]

Amitiés

Charles »

Nous n'en avons pas eu le temps.

Charles Nawawi

Cher Jacques,

Il y a quelque temps, tu m'avais sollicitée pour que je te donne mon avis sur une traduction de textes de Freud qui ne te convenait pas ; je m'étais demandé de quel secours je pouvais bien t'être, à toi, si savant, si rigoureux. J'aurais aimé refuser, on était début juillet et je m'étais déjà mise en vacances mais ça n'a pas été possible ! Faite avec la simplicité et l'humilité qui te caractérisaient, ta demande, si étrange qu'elle m'ait semblé, était une vraie demande qui m'obligeait... à prendre humblement ma part du travail.

Cette façon que tu avais d'être parmi nous faisait à chacun une place d'égal. Je l'avais déjà expérimenté, quelques années auparavant, dans le cadre d'un cartel dont tu étais le plus un, auquel j'ai eu le bonheur de participer.

Merci Jacques.

Christiane Dostal Berjoan

Avoir suivi quelques années le séminaire de Jacques Le Brun à la Sorbonne est un privilège et aujourd'hui l'occasion de regrets : celui de n'avoir pas pu poursuivre avec lui, de n'avoir pas trouvé le courage de forcer sa porte et la patience d'en faire un ami. L'admiration et la reconnaissance nous ont tenu en respect.

L'historien qu'il était nous a fait vivre avec des personnages animés et désirants : Madame Guyon et son amitié avec Fénelon, Angelus Silesius, Évangé Le Pontique... et tant d'autres héros aux noms sonores, dont il parlait en fervent analyste.

Il nous rendait accessibles et clairs des développements universitaires austères et spécialisés en leur prêtant simplement sa parole. L'an dernier encore il en faisait la démonstration publique dans une éblouissante simplicité.

À la suite de son intervention je lui adressai une lettre de remerciement pour son enseignement. Deux fois ce mot a été égaré, de mon fait pour y avoir indiqué une adresse erronée... il m'est revenu me conduisant à un ultime envoi. Est-il parvenu à son destinataire ? Je le souhaite ardemment. L'acte manqué insistant a signé mon intimidation plus vive aujourd'hui encore à l'égard de cet homme qui est un grand esprit de notre temps.

Discret à l'extrême, bienveillant, sensible, il a été le maître d'un savoir qui provoquait non du savoir mais de la pensée.

Pour cela et pour son élégance, il va nous manquer.

Pour l'avenir il est avec nous.

Daniel Bartoli

Pour Jacques.

Lorsque j'appris la disparition de Jacques, un souvenir me revint, un souvenir plaisant, qui venait faire barrière à la tristesse immédiatement éprouvée.

Un cartel sur l'Éthique qui m'avait permis cette heureuse et riche rencontre avec un homme qui allait beaucoup m'apporter et dont j'ignorais alors presque tout de son impressionnant parcours intellectuel.

Jacques savait, avec tact et délicatesse, modérer les reflets imaginaires.

De la précision de sa lecture, alliée à son humilité et à sa gentillesse, jaillissaient les significations du texte, dans une clarté étonnante. J'ai toujours dit depuis que Jacques m'avait appris à lire. Ou tout du moins ce que lire était.

Je crois te l'avoir dit Jacques. Et ta réponse fut ton regard, passionné et joyeux, ton sourire, et ta présence.

Ta présence, toujours.

Merci.

Bernard de Goeje

Cher Jacques Le Brun,

À ce grand connaisseur de Bossuet je ne ferai pas l'offense d'une médiocre oraison. Ce simple remerciement suffira. Celui d'avoir suscité chez moi une admiration silencieuse, ce sentiment de ravissement qui révèle le meilleur de nous-mêmes.

L'admiration ne se partage qu'entre « admirants », mais je vous en suis nombreux en cet état vous concernant.

Nos rencontres furent studieuses, sous le patronage de Sol Rabinovitch, et qu'elle reçoive par vous, ici, toute ma reconnaissance de les avoir rendues possibles.

Nous avons cheminé plusieurs années durant autour de la mélancolie, et le plus-un que vous acceptiez d'être, se fit le scribe de nos recherches en lui donnant l'unité qui lui manquait.

Lors de nos dernières rencontres vous étiez directeur de collection, une charge que vous n'aviez pas su refuser, par amitié sans doute. J'y ai retrouvé dans l'instant la gaîté des échanges face aux impossibles que le réalisme éditorial nous opposait.

La modestie de l'érudition opère comme un charme sur celui qui ne sait faire reculer les limites de son ignorance. Certains savants, dont vous êtes, ont ceci de remarquable, qu'il ne se sentent pas dans la nécessité de la faire savoir.

Je n'ai plus à craindre de faire naître un quelconque embarras sous l'éloge et voir surgir une pointe d'ironie réprobatrice dans votre regard.

Acceptez aujourd'hui le témoignage de mon amitié.

Thierry Longé

Pour Jacques

La première fois où j'ai rencontré Jacques, très grand, très droit, le regard tourné vers le bord du siècle finissant, la main posée sur l'épaule d'Annie, c'était lors de la toute première présentation d'un documentaire sur les derniers jours de Freud à Londres. La deuxième fois, un début d'été, c'était au coin d'une rue de Toulouse, Annie à son bras, entre deux séances d'un colloque. Depuis, il a été pour moi, pour nous tous, un compagnon de route, de cette route chaotique des mouvements psychanalytiques, toujours auprès d'Annie, dans nos déboires, nos aventures, nos défaites et nos inventions. Plus tard, à la mairie du X<sup>e</sup>, j'assistais à leur mariage, j'ai entendu le « oui » ferme et clair d'Annie. Septembre 89. Nous ne savions pas alors dans quelle tempête nous entrions. Mais quelque chose n'a jamais lâché pour moi : au-delà de l'assurance du savoir immense qui était le sien, au-delà de son engagement institutionnel, le secours d'une pensée toujours prête à regarder en face la défaillance, la lâcheté ou les impasses où nous avons pu nous fourvoyer, sans jamais faillir.

Tel l'ange, la clarté d'un commentaire, rare mais précis, levait une perspective nouvelle, la franchise frontale d'une parole forçait les hésitations, l'élégance d'une langue et d'une plume ouvrait le monde à l'ignorant. S'il était le savant d'un savoir dont il usait avec gaieté, personne n'aura su, plus que lui, adosser la pensée à la négation qui est en son cœur.

En ces temps où nous ne pouvons pas nous prendre dans les bras pour pleurer nos morts, il ne nous reste que nos pauvres mots pour dire la grandeur, la force et l'amitié d'une pensée qui creusait l'impensable.

Solal Rabinovitch

Pour Jacques Le Brun

L'annonce du décès de Jacques Le Brun est une bien triste nouvelle. La pandémie dont il pensait qu'elle ouvrait le XXI<sup>e</sup> siècle l'a emporté en ce début d'avril. Il nous faudra du temps pour prendre la mesure de la perte occasionnée par sa disparition.

Jacques Le Brun faisait partie du petit groupe de ceux qui étaient présents au moment de la fondation de l'École et qui lui ont donné ses statuts et son orientation. Par la qualité de sa présence et la bienveillante rigueur de ses interventions, il a marqué la teneur et le style de la plupart des travaux qui y ont été menés depuis lors.

Sa lecture attentive des textes de Freud et Lacan, conjuguée à sa formation et à ses nombreuses recherches dans le domaine de l'histoire des religions, lui a permis de ressaisir à travers le prisme de la psychanalyse, le sens de plusieurs termes importants pour la pensée et la culture de notre époque. Je citerai entre autres : l'interprétation, l'origine et l'originaire, la réalité historique et le fait, l'ambivalence, la recherche, l'extension, l'aporie, la fondation et la refondation, la dispute, la « République de lettres », la négativité, le non-analyste... Ses apports, venant toujours à point nommé dans l'actualité de l'École, nous ont aidés à mieux cerner la portée et les enjeux de ces termes lorsqu'ils venaient à se dire dans nos débats. Par ailleurs ses nombreuses et brillantes publications en dehors de l'École ont contribué à mettre en évidence ce qui continue à faire l'actualité des avancées de Freud et de Lacan dans les domaines de l'histoire, des sciences humaines, de la mystique et de la métaphysique.

Par son engagement en faveur de la psychanalyse, par la pertinence de ses interventions, par son talent et son immense culture, Jacques Le Brun aura eu une action à la fois vigoureuse et discrète dans les plus importants moments d'élaboration et de débat qu'a connus notre École. C'était un homme d'une grande courtoisie et d'une grande affabilité, et toute rencontre avec lui comportait toujours quelque chose d'amical et de joyeux dont je garderai le souvenir reconnaissant.

Christian Centner

Pour Jacques

Je perds un ami mais je conserve la simplicité de sa générosité d'esprit  
et son humour que j'aimais tant partager.

Jacques et Annie restent unis, irremplaçables, dans mon cœur.

E. Leypold

Jacques

Une longue silhouette altière, austère, presque sévère, surmontée d'une chevelure rebelle, bohème, longue et bouclée d'adolescent romantique ou de professeur Nimbus, drôle de bonhomme me suis-je dit quand j'ai rencontré Jacques ! Ce décalage physique m'a toujours frappée, peut-être parce qu'il révélait justement ce que Jacques était, il n'était jamais complètement à un endroit, il ne se résumait pas à un statut, à une carrière. Historien savant, spécialiste des mystiques au XVII<sup>e</sup> siècle, il s'était également intéressé aux Institutions Romaines, à Charles Quint, à de Gaulle avec toujours une précision extrême, soutenue par une forme claire et élégante. Membre de l'EpSF, et même rédacteur avec Claude Lemérier, des statuts de l'École, il n'était pas analyste mais intervenait souvent à l'École que ce soit sur l'acédie ou sur le non-analyste. Ce « à côté » a créé une forme de complicité entre nous ; il m'a accueillie, moi qui venais d'ailleurs, à l'École en me proposant d'être Plus Un à son cartel sur l'Éthique. J'ose dire qu'une amitié s'est créée, fondée sur une complicité de la différence. Sa culture, sa discrétion, sa finesse, la pertinence, jamais agressive, de ses remarques m'ont toujours impressionnée, le couple qu'il formait avec Annie toujours émue ; son émerveillement étonné face à Annie, du style « mais qu'est-ce qu'elle va encore inventer ? », se doublait d'une attention, d'une prévenance d'un homme d'un autre temps. Jacques, par sa culture, par sa courtoisie, par son cabinet de travail, bourré de vieux livres, était un homme du XIX<sup>e</sup> siècle mais sa vigilance, son acuité, sa lucidité étaient celles d'un homme du XXI<sup>e</sup> siècle, revenu de toutes les illusions idéologiques, de tous les gargarismes des grands mots mais qui avait su ne sombrer ni dans le pessimisme ni dans l'indifférence, sa curiosité aux autres jusqu'à la fin est restée inlassable, c'était celle d'un homme de savoir et d'amitié, ce drôle de bonhomme était un gentilhomme et c'était mon ami.

Dominique Danic-Careil

Pour Jacques

« Il faut relire Thucydide », me dit Jacques, au téléphone ; sa dernière suggestion pour penser ce qui nous arrivait. Il n'avait alors aucun symptôme. Voyait-il déjà la maladie venir, pour penser au stratège athénien qui se crut atteint de la peste ? Mais Thucydide lui était sans doute familier et il n'y a rien de surprenant qu'il pensa la pandémie à la lumière de *La Guerre du Péloponnèse*. L'éloge que l'on fait de l'historien grec souligne des qualités de travail et de pensée que chacun de nous qui avons rencontré Jacques lui connaît.

Cela nous éloigne de la psychanalyse mais c'est pourtant à l'École qu'eut lieu ma rencontre avec Jacques. Je venais tout juste d'y entrer quand Anne-Marie Braud me proposa de participer aux assises de l'École. Venue d'un champ extérieur, je questionnai l'accueil que l'école réservait à l'étranger. Le nom d'un de nos membres, œuvrant dans d'autres disciplines voisines de la psychanalyse, fut cité. Celui de Jacques Le Brun.

Ce souvenir premier que son départ me ramène éclaire le choix des savoirs affines que je fis récemment, quinze ans après, comme thème de l'enseignement à l'École.

Ce fut une évidence de demander à Jacques d'intervenir pour introduire ce travail, en décembre dernier ; il accepta sans hésiter, avec la discrétion qui le caractérisait : « Je ne vois pas bien ce que je pourrais dire, mais je veux bien essayer. » Celles et ceux qui l'ont entendu, pour la dernière fois à l'École, ont pu entendre ce que c'était, pour Jacques, que d'« essayer ». Son intervention révéla, une fois encore, sa rigueur pour limiter la longueur de son propos, dans le souci de ne pas prendre le temps de l'autre.

La pensée magnifique de Jacques restera pour moi, associée aux chemins de traverse. Quelle chance de pouvoir le questionner sur un texte savant, un événement de l'actualité ou sur l'objet le plus quelconque. Chaque fois, j'avais le sentiment de faire un voyage. D'abord, il semblait s'éloigner un peu et en effet, sa réponse arrivait d'ailleurs. Puis, toujours, il s'expliquait et en un rien, temps et espace se trouvaient bousculés. Il ouvrait un autre champ d'où penser et vous l'offrait en partage.

À s'approcher un peu plus, on découvrait son exigence silencieuse mais inflexible à l'égard de l'éthique ; elle guidait sa vie au-delà de ce qui paraît possible.

Mon lien à Annie fut passerelle entre la rive de l'admiration et celle de l'amitié. Je les connus ensemble ; leur générosité, leur hospitalité se démultipliaient, leur réflexion conjuguée pétillait. Les moments les plus précieux resteront sans doute ceux de nos rires partagés, qui portaient souvent d'un mot d'humour dont Jacques avait le secret.

Le monde d'après ? Pas sans Jacques. Juste veiller à lui laisser cet air de lointain qui me le rendait si présent.

Jeanne Drevet

« Une plus subtile continuité »

« Cette espèce de République », Lacan, 9 avril 1974, mérite absolument d'être relu. L'article, court et clair, paraît dans les *Carnets* n°84 de janvier-février 2012. Jacques Le Brun intervient à l'occasion d'une réunion de l'« a-troisième » datée d'octobre 2011. À ce moment de crise de l'École, qui fut aussi un moment d'invention, il répond d'une façon qui a sûrement surpris. Car il nous parle du XVII<sup>e</sup> siècle, de Leibniz et de Gassendi, du Père Nicaise et de Pierre Bayle, de ce qu'on appelait la « République des Lettres » – à entendre, à l'époque, comme l'ensemble des disciplines du savoir. Apparemment très à côté de la plaque : car, quel rapport avec les questions qu'on se posait à l'« a-troisième » ? Apparemment aucun.

Mais l'étrangeté du propos est celle de l'étranger qui nous parle de nous. Et une partie de cette étrangeté s'efface si l'on garde en mémoire le début de l'intervention, qui porte explicitement sur une allusion de Lacan, « rapide et d'autant plus problématique », « au désir de savoir et à son rapport avec du collectif ». Tel est l'objet de l'article : « L'articulation entre invention et collectif. » Lacan, le 9 avril 74, en donne des exemples, et il formule un vœu. Logiquement, Jacques le Brun accomplit donc trois gestes : il lit Lacan, il examine ces exemples, et il prolonge le vœu.

Le temps s'ouvre ainsi devant nous, dépliant ses panneaux. Au centre du triptyque, le présent du propos de Lacan souhaitant que les psychanalystes constituent ou reconstituent à leur façon « cette espèce de République » que les savants de jadis ont su configurer. Lacan a évolué entre 1957 et 1974, il est passé des sciences humaines avec la linguistique en « position pilote » à l'« invention mathématique ». C'est une « mutation », mais, d'un modèle à l'autre, il y a « une plus subtile continuité », comme il y a une continuité entre la haute culture médiévale d'un Nicolas de Cues et « Pascal, Fermat, Carcavi ». Quel en est le principe ? Précisément cette idée d'une communauté de savoir, d'un « savoir qui s'invente » – l'invention collective du savoir. Un autre pont (coudé) relie encore le souhait de Lacan à celui de Freud projetant de fonder une haute école psychanalytique enveloppant toutes les disciplines que la science allemande du début du XX<sup>e</sup> siècle a portées à leur apogée.

À côté du panneau central, un développement sur les exemples auxquels Lacan fait allusion hélas de façon très « rapide ». Ici la merveilleuse érudition de Jacques Le Brun fait mouche : repassant à traits pleins sur les pointillés de Lacan, étageant des arrière-plans divers, précisant le profil de ces petits personnages du fond qui étaient de grands personnages, et qui revivent, avec leur mouvement. La profondeur de champ est admirable. On dirait un paysage de Hollande : un sol exact et beaucoup de ciel. On apprend mille choses : qu'il

y a non-savoir et non-savoir ; différentes « formes d'institutionnalisation » ; des pratiques qu'il faut distinguer des règles (distinction qu'il m'a fait saisir concrètement un jour à l'occasion d'un bref échange sur la tradition du cardo) ; quel rôle jouaient les revues et journaux dans la circulation des idées au XVII<sup>e</sup> siècle ; ce qu'est une « correspondance » au temps de Pascal et de Fermat (« la constitution d'une langue commune », « l'instauration d'un système d'échange de propositions et de réponses » : « se répondre mutuellement »). Je n'entre pas dans tout ce détail passionnant et impossible à résumer où reviennent constamment les termes de ce qui condensait pour Jacques Le Brun, au moins depuis 1993 et son article sur « Je fonde... », mais sans doute bien avant déjà, une passion de l'âme : la fondation, l'instauration, l'idée d'un genre de communauté qui puisse sans cesse être « instituée et réinstituée ». Dans le fait, tel était justement l'enjeu de l'« a-troisième ». Et il est très frappant de constater que les douze « correspondants » du n°84 de nos *Carnets*, chacun à sa façon, en effet se répondent : font « la supposition [...] qu'un autre [...] qui est un égal dans la recherche du savoir [...] sera capable de « répondre » [...] ». Mais Jacques Le Brun s'abstient de toute comparaison entre les expériences ou les époques : il les dispose seulement sur une même ligne.

Enfin de l'autre côté un troisième volet esquisse l'avenir. Un « nous » apparaît, avancé avec autant de prudence que d'assurance. Après eux et après lui, nous. Par ce vocable inattendu, presque incongru par rapport à ce qu'on attend ordinairement d'un historien, Jacques Le Brun pose un acte : il renouvelle le vœu que Lacan formula concernant « cette espèce de République » « sans donner en 1974 les conditions pratiques et institutionnelles de son instauration ». Sa « nécessité » une fois posée, « la tâche et le souci » de cette instauration nous reviennent maintenant. La question « s'ouvre à nous ».

Nils Gascuels

Gérard Bailhache

## À l'arpenteur infatigable, un bouquet de roses, plus une.

En gratitude pour le bonheur de lectures anciennes et récentes de :

*Le Pur Amour de Platon à Lacan ;*

*Dieu un pur rien Angelus Silesius Poésie, métaphysique et mystique*<sup>3</sup>.

Ces deux livres ont été publiés dans la foisonnante collection « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle ». De Platon à Lacan en allant vers Silesius, c'est le même souci qui est à l'œuvre : comprendre le présent. Les pages conclusives – *Figures de l'impossible* pour l'un, *Finale* pour l'autre – brèves, denses s'offrent comme des regards rétrospectifs sur le chemin parcouru par l'auteur puis ensuite par le lecteur, étourdi par le foisonnement des références et déplacé dans les quelques certitudes qui pouvaient encore lui rester. Ces pages, autant d'achèvement que d'ouverture, retracent d'un trait très fin le chemin et laissent aux éventuels lecteurs la suite à tracer.

La meilleure façon de comprendre le présent afin d'accueillir l'événement est d'aller visiter les greniers de la mémoire de notre culture et de notre tradition, respectant les époques et les faisant résonner. Le travail de documentation est impressionnant et la langue qui nous le restitue est de notre temps ; par ces allers-retours permanents, l'histoire se montre aération du contemporain qui souvent s'installe dans sa suffisance par ignorance de ce qui l'a nourri et constitué. Explorer l'hier pour éclairer l'aujourd'hui sans aucune intention de délivrer une vérité complète et définitive, telle est la position délicate et ferme de Jacques Le Brun, qui est une position heureuse. Grand lecteur érudit, il est aussi un écrivain au style précis qui laisse au lecteur sa place pour inventer sa propre position.

Ses ouvrages invitent à lire dans la générosité : ils donnent envie d'aller lire ce qui a été lu par l'auteur qui ne donne pas la vérité d'un texte mais qui donne accès au texte ; il ne dit pas ce qu'il faut penser, il indique ce qu'il reste, toujours, à penser. Il met ses lecteurs au travail, il montre sa tablature et conduit chaque lecteur à la sienne. Il y a une notation dans les *Exercices spirituels* où Ignace de Loyola invite à se mettre en humble place, la

---

<sup>3</sup> Jacques Le Brun, *Le Pur Amour de Platon à Lacan*, La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle, Paris, Seuil, 2002 ; *Dieu un pur rien Angelus Silesius, Poésie, métaphysique et mystique*, La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle, Paris, Seuil, 2019.

meilleure pour découvrir et se laisser faire : c'est cette place où lisait et écrivait Jacques Le Brun et qu'il nous permet de découvrir comme celle où les questions ne cessent de se formuler, de s'écrire, jamais épuisées par nos figurations, toujours réveillées par notre expérience.

Jacques Le Brun est pour moi parent de Georges Bataille qui désirait et écrivait une littérature de l'expérience. Il fait faire une expérience à ses lecteurs. Entrez dans le premier ouvrage en ignorant tout, ou presque, du pur amour et vous en sortirez ébahi : il ne vous a pas été parlé d'une vieillesse mais d'une question encore brûlante. Sa proximité heureuse et précise avec Freud et Lacan est du même ordre : l'historien met à disposition de qui veut lire tous ces récits écrits au fil de notre histoire, récits qui racontent des expériences imprévues et imprévisibles et il écrit lui-même un récit qui ne conclut nullement cette histoire mais l'ouvre encore plus, encore mieux : il n'a pas le mot de la fin, car il ne le connaît pas et car il sait que l'histoire se poursuit, qu'elle demeure le lieu d'inventions qu'il ne verra pas. Il convie lecteurs et lectrices à leurs propres pas dans cette histoire toujours incertaine aux figures multiples, aux événements heureux et tragiques.

Dans sa traversée du *Pèlerin Chérubinique*, Jacques Le Brun évite le plus longtemps possible le distique qui a fait connaître Silesius, cité par Heidegger dans *Le Principe de raison* :

La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit  
Elle ne fait pas attention à elle-même, ne demande pas si on la voit<sup>4</sup>,  
la faisant presque attendre à son lecteur déconcerté par tant de familiarité avec ce recueil de distiques<sup>5</sup>.

Des roses, il y en a plusieurs dans cet ouvrage étrange, et en cueillir quelques-unes peut constituer un bouquet. Elles ont chacune leur beauté et leur parfum :

La rose qu'ici voit ton œil extérieur,  
Fleurit ainsi en Dieu depuis l'Éternité<sup>6</sup>.

La rose est mon âme, l'épine, les désirs de la chair  
Le printemps, la faveur de Dieu, sa colère est le froid et le gel :  
Sa floraison est de faire le bien, de dédaigner l'épine  
Sa chair de s'orner de vertu et d'aspirer au ciel :  
Si elle sait connaître le moment, et fleurir tant que dure le printemps,

---

<sup>4</sup> Angelus Silesius, *Pèlerin chérubinique*, traduction d'Henri Plard, Paris, Aubier, 1946, I, 289, p. 107.

<sup>5</sup> *Dieu un pur rien*, op. cit., p. 177.

<sup>6</sup> *Ibid.*, I, 108, p. 79.

Elle sera élue Rose de Dieu pour l'éternité<sup>7</sup>.

Ton cœur recevra Dieu avec tous ses bienfaits  
S'il sait s'ouvrir à lui comme fait une rose<sup>8</sup>.

Ami, qui veut là-haut ne cueillir que les roses,  
Il faut qu'ici d'abord les épines le piquent assez<sup>9</sup>.

La rose de Silesius est sans pourquoi ; elle a aussi des pétales et des couleurs de différentes nuances.

Comme Jacques Le Brun invite son lecteur-sujet à marcher de son propre pas<sup>10</sup>, j'ajoute à ce bouquet, dans un vase à côté, une autre rose, déjà ancienne mais inoubliable, celle d'un poète, car lire Jacques Le Brun, c'est découvrir qu'il aimait les poètes qui arrivent toujours avec autant de délicatesse que de justesse dans son propos. Cette rose est *Die Niemandrose*, la rose de personne, de Paul Celan, renvoi à cette rose de Silesius :

[...]  
Un Rien  
voilà ce que nous fûmes, sommes et  
resterons, fleurissant :  
La Rose de Néant, la  
Rose de Personne<sup>11</sup>  
[...]

Dans le très beau chapitre consacré à Lacan, Jacques Le Brun situe ce dernier au terme de l'histoire qu'il a retracée en nous la faisant parcourir, et il écrit : « Kant, Freud et Lacan représentent en effet trois jalons essentiels sur cette voie d'une " déthéologisation ", sinon d'une " laïcisation<sup>12</sup>". »

La rose de personne, *Die Niemandrose*, seule, pour laquelle Celan reprend des mots de Silesius, est un autre jalon sur cette voie, le paradoxe d'un rien fleurissant.

Il reste toujours une rose pour notre pensée hésitante, dans les moments du partage, dans les moments du silence.

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, III, 91, p. 171.

<sup>8</sup> *Ibid.*, III, 87, p. 169.

<sup>9</sup> *Ibid.*, III, 88, p. 171.

<sup>10</sup> *Le Pur Amour...*, *op. cit.*, p. 306.

<sup>11</sup> Paul Celan, *Choix de poèmes*, réunis par l'auteur, Traduction Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Poésie/Gallimard, 1998, p. 181. Le poème s'intitule *Psalm* et date de 1961. Le texte de Heidegger est de 1957.

<sup>12</sup> *Le Pur Amour...*, *op. cit.*, p. 305.

Plusieurs membres de l'École, en la personne de Jacques le Brun, ont perdu un ami.

Mais l'École a perdu aussi l'un de ses membres, qui fut engagé parmi d'autres, dès avant son origine, dans sa fondation même.

Je souhaite saluer ici le travail de celui qui maintint intacts son intérêt, ses recherches, la voie même d'une recherche (et la réflexion sur les conditions de sa méthode), et au sein de l'École de psychanalyse Sigmund Freud, et sur l'école même – comme école de psychanalyse.

Il nous laisse, avec générosité, des travaux qui rappellent toujours la dignité de l'aporie, lorsqu'elle résulte de la rigueur d'une méthode.

Il nous en fait le legs, après l'avoir lue dans diverses expériences où, toujours, se manifeste un irréductible.

Aporie qui, loin de constituer une limite qui invalide la pensée, constitue quelquefois la seule approche possible de ce devant quoi la pensée même peut reculer.

Voie précieuse pour le psychanalyste, et pour son École aussi.

Nathalie Michon  
Le 13/04/2020

*« Il y a des hommes océans en effet, et c'est la même chose de regarder ces âmes ou de regarder l'océan. »*

Victor Hugo

Il y a des rencontres auxquelles nous pensons souvent et qui nous ont marqués durablement à une époque de notre existence.

J'ai appris à connaître Jacques Le Brun en travaillant avec lui dans un groupe préparant un colloque de notre école.

L'érudition humble dont il témoignait ne pouvait que me rendre jalousement admiratif d'autant plus qu'il accueillait avec une vraie curiosité et un réel intérêt et sans aucune vanité les textes et références qu'on présentait.

Cette attention bienveillante, cette bonté à tout écrit ou toute parole avait bien entendu son pendant qui était l'exigence de rigueur que sa présence imposait.

Il m'a enseigné d'une certaine façon que la pensée avant d'être la sœur du rêve devait être la fille de la rigueur.

Ses interventions dans notre école, toujours marquées de ce sceau, étaient attendues et respectées par tous.

Cet héritage qu'il nous a confié est désormais notre tâche à poursuivre et notre dette envers lui.

L'hospitalité que son écoute et sa langue nous a donnée ne cessera de nous permettre de commencer, re-commencer à penser à lui et avec lui.

Sylvain Gros